

che vers la Diaconesse qu'elle embrasse, après s'être prosternée devant elle. De nouveau, infiniment doux, délicatement chaste, le baiser d'amour unit l'âme des fidèles. Dans le fond, les coins de son manteau soutenus par les deux évêques, le Patriarche sourit, extatique, et redit gravement les paroles saintes :

— Dieu est Amour !

Tourbillonnantes et pressées, —telles les notes d'un hymne de foi enthousiaste—recommencent les danses sacrées de tout à l'heure. Et c'est un spectacle à troubler les plus sceptiques, et j'ai la vision des filles de Grèce, célébrant, au renouvellement de l'année, sur les côtes dorées d'Ionie, les fêtes d'Apollon Musagète et de Minerve Purificatrice.

La seconde partie de l'office — le *Consolamentum* et l'*Appareillementum* suivis de l'agape mystique — va commencer. Mais, pour des raisons initiatiques, les profanes ne peuvent y assister. Sur un signe des évêques, un fidèle se détache de l'assistance et vient courtoisement me prier de me retirer.

Je pars, courbé sous une bénédiction solennelle — oh ! la grandeur de ce geste ! — et, malgré moi, dans la rue, les yeux encore pleins des poétiques visions de tout à l'heure, je suis hanté par cette phrase déconcertante du vieux Bacchylide :

“ — C'est parmi les chœurs où se plaît Diane, et dans les danses conduites par Apollon, que descend l'esprit de Zeus. Athéniens, tout est Amour ! ”

SERGE BASSET.

Les mesaventures d'un "Suisse"

Depuis fort longtemps, une inimitié profonde existait entre le "suisse" d'une des paroisses les plus *smart* de Paris et deux de ses collègues : le bedeau et le fils de celui-ci, qui est enfant de chœur. Le suisse — l'un des plus remarquables de la corporation, comme stature — en voulait au bedeau. La querelle était née à la suite d'un riche mariage ; les nouveaux époux avait laissé, pour le personnel laïque de l'église, une somme fort rondelette et le suisse, de son prénom, Bap-

tiste, s'était plaint à François, le bedeau, de ne pas avoir touché la part exacte qui lui revenait dans le partage du "pourboire de la baronne".

Blessé dans son amour propre et furieux du soupçon qui pesait sur lui, M. François résolu de se venger et, pour cela, il prépara tout un plan machiavélique, qu'il mit à exécution, hier, sur le coup de midi.

Il convient de dire que le suisse ne déteste pas la purée septembrale, comme disait le joyeux curé de Mendon, et qu'il est l'un des clients les plus fidèles du marchand de vin du coin. Connaissant le penchant de son ennemi, le bedeau eut bientôt fait de combiner son affaire.

L'autre matin, devait avoir lieu un grand mariage, et, à cette occasion, Baptiste devait se mettre en grande tenue : culotte rouge, bas blancs et souliers vernis. La cérémonie devait avoir lieu à onze heures et demie exactement. Le bedeau s'entendit avec deux de ses camarades qui invitèrent le suisse à faire une partie de manille chez le marchand de vin.

La partie, qui avait commencé à neuf heures, se continua jusqu'à onze heures et quart, et nombre de bouteilles de vin blanc défilèrent devant les joueurs.

Tout à coup, les partenaires de Baptiste, qui commençaient à avoir la tête lourde, s'écrièrent :

— Mais, sapristi ! et votre cérémonie, vous n'y pensez donc plus ?

Rappelé à l'observation de ses devoirs, le suisse partit précipitamment et entra en coup de vent dans la sacristie, afin de revêtir sa grande tenue.

Il trouva bien son bicorne, son habit à la française, mais il lui fut impossible de mettre la main sur sa culotte rouge et sur ses bas blancs. Et le temps passait, la noce arrivait ; déjà les grandes orgues annonçaient l'entrée du cortège.

Que faire ? mon Dieu ! que faire ?

Et de désespoir, le malheureux suisse s'arrachait les cheveux, pendant que le bedeau, les enfants de chœur et les sacristins faisaient mine de chercher partout l'introuvable culotte.

Soudain, se frappant le front, François s'écria, en s'adressant à Baptiste :

— J'ai une idée qui va vous tirer d'embarras.